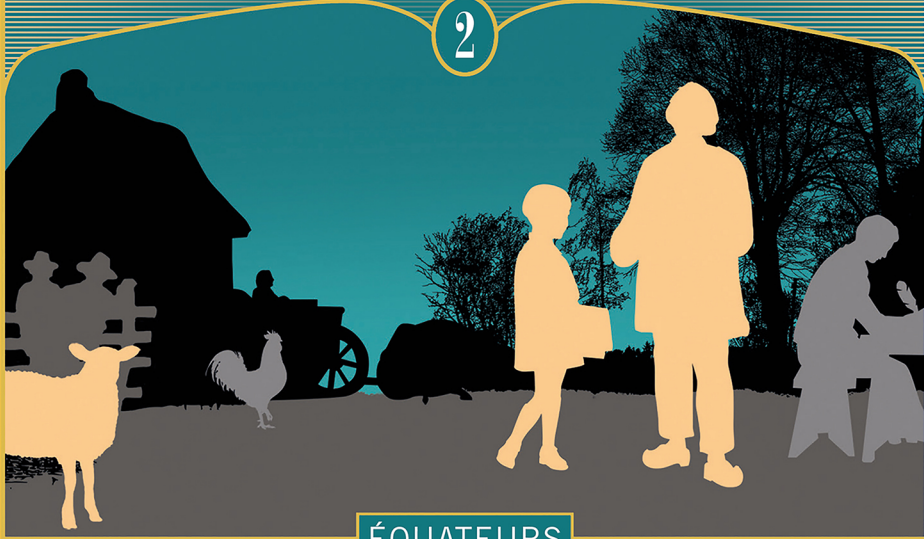


EUGÈNE SUE



LES MISÈRES DES ENFANTS TROUVÉS

2



ÉQUATEURS

LES MISÈRES DES
ENFANTS TROUVÉS

Eugène Sue

LES MISÈRES DES ENFANTS TROUVÉS

ou

Les mémoires d'un valet de chambre

Nul n'a droit au superflu tant que chacun
n'a pas le nécessaire.

II

ÉQUATEURS

Notre édition des *Misères des enfants trouvés* reprend, avec ses gravures, celle de À L'ADMINISTRATION DE LIBRAIRIE, rue Notre-Dame-des-Victoires, 32 (près la Bourse), s.d. (1850 selon le dépôt légal de la BNF). – Les nombreuses lignes de points de conduite ne sont jamais des coupures dans le texte.

ISBN 978-2-3828-4621-6.

Dépôt légal: septembre 2023.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2023.
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

editions-des-equateurs@orange.fr
www.editionsdesequateurs.fr

RÉSUMÉ DU VOLUME I

Vers 1845, une double chasse a lieu dans la forêt d'un grand domaine de Sologne où rôde le braconnier Bête-Puante. Le propriétaire, le comte Duriveau, chasse à courre le renard avec son fils Scipion et ses invités, M^{me} Wilson et sa fille Raphaële. Le brigadier Beucadet organise en même temps une battue pour capturer un prisonnier échappé, nommé Bamboche, dont le signalement précise qu'il porte un tatouage jurant amour éternel à Basquine et amitié sans fin à Martin. On découvre une excavation – tanière ou cachette ? – ne dissimulant ni renard ni prisonnier mais un cadavre de nouveau-né et un papier. Ce message signé Bruyère désigne Scipion Duriveau comme le père du bébé mort. Bruyère, une petite gardeuse de dindes, est soupçonnée d'infanticide et Beucadet prend alors la route

de la métairie du Grand-Genévrier pour l'interroger.

Le comte Duriveau est extrêmement contrarié par la conduite de Scipion, qui risque de compromettre son mariage avec Raphaële Wilson. Or le mariage de son fils conditionne le sien avec la mère de Raphaële, dont il est très amoureux. Il tente en vain de raisonner son fils avec qui il s'est toujours comporté en « jeune père », en complice plutôt qu'en autorité morale. Scipion redouble d'insolence.

À la métairie du Grand-Genévrier, les ouvriers agricoles se regroupent pour prendre leur maigre pitance du soir. Bruyère arrive après les autres, avec les dindes qu'elle garde et qui la gardent (deux énormes dindons mâles lui servant d'escorte). Bruyère, enfant abandonnée, est une créature à part, que les paysans croient *charmée* c'est-à-dire ayant des dons magiques. On

vient la consulter de loin pour lui demander aide et conseils en cas de maladies ou de mauvaises récoltes. Elle s'occupe du père Jacques, un vieillard infirme et mourant, au courant du secret de sa naissance. La métairie compte aussi une pensionnaire mystérieuse, M^{me} Perrine, installée dans une dépendance proprement aménagée. Bruyère lui rend visite et la trouve occupée à lire une lettre de son fils Martin, qui a conquis l'amitié et l'estime du roi d'un pays étranger après lui avoir sauvé la vie. Les lettres donnent la meilleure idée de la droiture morale de Martin; le roi le félicite des conseils qu'il lui a déjà donnés pour faire des améliorations sociales dans son royaume. Bruyère demande à Perrine de l'accompagner jusqu'à une construction en ruines, près de l'étang, où le vieux Jacques lui a dit qu'était caché un coffret pouvant lui révéler son origine. À peine Bruyère a-t-elle mis la main sur la boîte que Perrine la reconnaît pour sienne. Au moment même où la mère et la fille tombent dans les bras l'une de l'autre, le brigadier Beucaudet arrive à la métairie pour appréhender Bruyère. Paniquée, la jeune fille se jette dans l'étang.

Lors de la même soirée, un

dîner électoral se prépare au château du comte Duriveau. Raphaële Wilson avoue à sa mère la raison de l'indifférence de Scipion à son égard: elle lui a déjà cédé et, satisfait, il la méprise. Le comte a réuni les électeurs susceptibles de le faire accéder à la députation, tous notables des environs. Scipion s'amuse à séduire la femme d'un électeur influent, la ridicule M^{me} Chalumeau, et cause un scandale lorsque le flirt appuyé est découvert par le mari dans la serre chaude. Duriveau tient à ses potentiels électeurs un discours de guerre aux pauvres: Malthus a raison, la société n'a pas à venir en aide à ceux qui sont dans le besoin, leur mort de faim constitue un processus de régulation naturel. Martin, le valet du comte, intervient alors juste à temps pour éviter au comte le coup de fusil d'un homme embusqué dans les buissons derrière la fenêtre ouverte. Malgré cet exploit, Martin s'attire les soupçons du brigadier Beucaudet, alerté par le nom de « Martin » dont il sait qu'il est tatoué sur la poitrine du prisonnier évadé. Et si Martin avait été complice de l'attentat? Duriveau a une nouvelle explication orageuse avec son fils, mais, plus

arrogant que jamais, celui-ci défie son père d'exercer quelque autorité que ce soit sur lui.

Trois jours plus tard, au Grand-Genévrier, la saisie des biens des métayers se prépare. Duriveau, fidèle à ses principes, s'est montré intraitable devant leur incapacité à payer leur loyer. L'huissier fait l'inventaire de leurs maigres biens. À la nuit tombée, sur la berge de l'étang, Bête-Puante et le valet Martin se rencontrent. Ils sont de vieilles connaissances. C'est Bête-Puante qui était caché sous les fenêtres de Duriveau; Martin a cru qu'il voulait tuer le comte et s'est précipité pour l'en empêcher. Leur conversation, un débat sur la bonne méthode (terreur ou régénération?) pour amender les riches, révèle aussi que Martin est le fils naturel du comte Duriveau et donc le demi-frère du vicomte Scipion (sans que ces derniers s'en doutent). Quant à M^{me} Perrine, elle n'est autre que la mère de Martin, une dentellière séduite puis abandonnée enceinte quelque trente ans auparavant. C'est bien ce même Martin que désigne le tatouage de Bamboche. Plongés dans leur conversation, Martin et Bête-Puante n'ont pas vu le piège qui se refermait sur eux:

encerclés par la gendarmerie sous l'œil vigilant du comte, ils sont arrêtés.

De retour au château, le comte décide de perquisitionner la chambre de son valet et y trouve un manuscrit. Il se l'approprie sans vergogne et se plonge dans sa lecture.

Ici commencent les Mémoires de Martin. Ils sont adressés à un roi (dont le lecteur a fait connaissance chez M^{me} Perrine) en réponse à sa demande de lire le récit de la vie de son ami.

Les premiers souvenirs de Martin remontent à sa onzième année (vers 1825), alors qu'il était l'aide d'un ouvrier maçon nommé Limousin. Honnête homme mais nullement chaleureux avec l'enfant, Limousin s'enivre tous les dimanches pour oublier la dureté de la semaine. Martin est tenté par ce vin qui plonge son maître dans l'euphorie. Après en avoir bu furtivement quelques gorgées lors d'une saoulerie dominicale de Limousin, il perd conscience et se réveille en pleine campagne, au milieu de l'hiver, sans doute expulsé par Limousin à la suite de son larcin. Un colporteur quelque peu diabolique, la Levrasse, le trouve alors et l'emmène chez lui, le forçant à

devenir l'un des membres de sa troupe (car il est aussi saltimbanque, sorcier et commerçant en chevelures). C'est la mère Major, femme hercule, qui forme les enfants destinés à se produire dans les spectacles. Quand Martin arrive, un autre garçon, d'une douzaine d'années, Bamboche, a déjà entamé son éducation acrobatique sous la férule sadique de la mère Major.

Bamboche raconte son histoire à Martin. Fils d'un bûcheron, il accompagnait son père au travail quand celui-ci se blessa avec sa hache. Le père est mort sous les yeux de son fils, impuissant à juguler l'hémorragie et à trouver des secours. Le garçon est resté ensuite quelque temps sous la coupe du « cul-de-jatte », un faux infirme, qui l'a endoctriné des préceptes les plus cyniques. Puis il est tombé aux mains de la Levrasse.

La Levrasse médite d'enrichir encore sa troupe d'une petite fille, qu'il a repérée dans ses déplacements, une jolie Jeanette de huit ans, dont le père, charron, est malade et manque d'argent. Bamboche en est dès lors amoureux. Martin et Bamboche se font serment d'amitié et d'entraide pour résister aux

mauvais traitements que leur infligent leurs dresseurs. Bamboche songe à s'évader avec Martin, mais sa tentative est découverte et il est cruellement puni. La Levrasse a recruté une nouvelle attraction, un homme-poisson du Nil pourvu de nageoires bleues. Léonidas Requin, le phénomène, raconte à Martin comment il en est arrivé à faire ce métier insolite.

Histoire de Léonidas Requin : fils d'un portier, Léonidas aurait rêvé d'être tailleur. Malheureusement son père avait de l'ambition pour lui. Léonidas manifestant un don pour les langues anciennes, le directeur d'une institution l'encourage à s'engager dans cette voie. Les dispositions étonnantes de Léonidas en font vite un as en latin et en grec, il est utilisé pour la publicité de l'établissement. Mis au régime des humanités classiques, Léonidas est comme dépossédé de lui-même, ne pensant plus, ne parlant plus que par auteurs antiques interposés. Il remporte tous les prix, mais sa grande laideur, sa timidité et sa gaucherie font qu'il reste toujours dans l'ombre quand on couronne les lauréats.

PAULE PETITIER.

CHAPITRE PREMIER

Suite de la lettre Léonidas Requin. — Il montre du courage. — Second prix d'honneur. — Dernier *triomphe* de Léonidas. — Il perd son père. — Choix d'une carrière. — Il quitte la pension. — Résultat de l'éducation universitaire.

« Je vous l'ai dit, mon cher Martin, M. Raymond triomphait en moi, et triomphait fructueusement : les élèves affluaient chez lui, mes succès obstinés avaient une petite part dans cette affluence ; mais les triomphes de M. Raymond était mêlés de quelques soucis.

» Je finissais alors ma rhétorique. Depuis le jour funeste où je m'étais caché à quatre pattes sous ma banquette, afin d'échapper à mon *couronnement*, jamais ni mon père, ni mes professeurs, ni M. Raymond, ni même M. le proviseur, n'avaient pu vaincre mon opiniâtre et négative résolution à l'endroit d'une ovation publique, avec accompagnement de fanfares et d'accolades ministérielles, épiscopales, municipales et autres.

» D'un côté, ma modestie obstinée satisfaisait M. Raymond ; car si, par mes succès, j'étais le plus illustre représentant de sa maison, j'aurais été, physiquement

parlant, le plus piètre, le plus grotesque représentant de son institution, et, en toute circonstance, le ridicule est toujours dangereux.

» M. Raymond, homme habile, sentait bien cela ; telle était la feuille de rose qui empêchait ce digne Sybarite de se reposer tout à fait voluptueusement sur mes succès ; s'il eût été possible de faire paraître à ma place sur l'estrade de la Sorbonne quelque cancre leste, riche, pimpant, joli comme ils le sont presque tous, les malheureux ! le triomphe de M. Raymond eût été complet. Mais c'était quelque chose de grave que cette substitution de personne : il ne fallut pas y songer.

» Sur ces entrefaites, et à la fin de l'année scolaire, mon pauvre père tomba malade d'une maladie de langue. Je ne sais pas pourquoi ni comment lui vint la déplorable idée de me demander en grâce de le faire jouir de l'aspect de mon triomphe prochain, car on n'en doutait plus ; pour moi depuis longtemps, composer, c'était remporter le prix, et il s'agissait du *prix d'honneur*.

» Selon mon père, l'émotion qu'il ressentirait en me voyant *marcher dans ma gloire*, amènerait sûrement une heureuse révolution dans la maladie dont il était atteint ; cette idée, si déraisonnable qu'elle fût, arriva bientôt chez lui à l'état d'idée fixe, de monomanie ; à mon refus, il pleurait d'une manière si navrante, et il semblait si heureux, je dirais presque *si guéri* au moindre espoir que je lui donnais quelquefois, vaincu par sa douleur, que, malgré ma terreur d'une ovation publique... je me résignai, je promis...

» À cette promesse, mon père sauta de son lit, dont il n'avait pas bougé depuis deux mois, en s'écriant :

» — Tu me rends la vie, Léonidas.

» Au moment de la composition, il me vint une pensée monstrueuse... ; je me rappelai la sacrilège proposition du cancre : – de jouter de barbarismes ; – oui, Martin, un moment je songeai à faire un discours latin si détestable, que toute chance de succès me fût enlevée : j'échappais ainsi à l'ovation tant redoutée... mais je reculai devant cette lâcheté.

» Le jour fatal arriva ; *omnia patienter ferenda* (il faut tout supporter avec patience), me dis-je en endossant l'unique habit de mon père, l'habit barbeau des grands jours. (Mon pauvre oncle, le petit tailleur, était mort : sans cela quel habit il m'eût coupé dans son plus bel elbeuf !) Cet habit, trop petit pour moi, et dont les manches me venaient à peine aux poignets, faisait paraître mes mains deux fois plus grosses et plus rouges ; j'avais au cou une cravate à coins brodés, enroulée en corde, un gilet à raies, de couleur problématique, taillé dans quelque jupon de feu ma mère, un étroit pantalon de nankin blanchâtre, qui m'allait à la cheville, des bas de laine noire et des souliers de *boursier* (les souliers de charretier sont des escarpins auprès de cela). Plantez sur cet accoutrement, la figure timide et effarouchée que vous connaissez, mon cher Martin, et voyez-moi, accompagné de M. Raymond et de mon père, qui retrouvait, disait-il, ses jambes de quinze ans... monter en fiacre pour me rendre au sup-plice, c'est-à-dire à la Sorbonne, où se distribuent les prix du grand concours.

» J'ai le droit d'avoir été et d'être poltron toute ma vie, car j'ai montré ce jour-là un courage héroïque.

» Léonidas... — me dit mon père en me serrant la main au moment où je le quittai pour aller prendre place sur les banquettes réservées aux lycéens, — Léonidas... tu n'auras pas peur?

» — Pas plus peur que Léonidas aux Thermopyles, mon père..., répondis-je fièrement.

» Et j'enjambai la banquette.

» Mon père n'avait pas compris l'allusion, mais ma physionomie l'avait rassuré.

» Le premier prix d'honneur fut décerné à un nommé Adrien Borel, du collège Charlemagne. Je suis certain que je l'aurais obtenu, ce premier prix, sans la préoccupation où m'avait jeté la fatale promesse faite à mon père; le second prix d'honneur me fut décerné, et après la formule d'usage, la voix fatale acclama :

» — *Léonidas Requin!*

» Et la musique joua la marche de *Fernand Cortez* pour mon *défilé*.

» Un sourd murmure de curiosité accueillit mon nom; les grandes nouvelles se communiquent toujours avec une rapidité électrique: on savait déjà (comment le savait-on?) que le fameux élève de la pension Raymond qui, cédant à une modestie exagérée, s'était jusqu'alors dérobé à des triomphes si flatteurs se laisserait enfin publiquement couronner.

» Au premier appel de mon nom, accompagné de fanfares retentissantes, un nuage passa devant mes yeux,

j'eus d'affreux bourdonnements dans les oreilles, mais je me dis : Mon père me regarde, courage...

» Sur ce, je me levai et marchai courageusement à gauche... c'était à droite qu'il fallait aller... Une main compatissante me retourna tout d'une pièce, et l'on me dit : — Va tout droit.

» Je suivis le fil des banquettes.

» — À gauche, maintenant ! — me cria la même âme pitoyable.

» Je tournai à gauche, et me trouvai dans le large espace qui, séparant la salle en deux parties, conduisait à l'estrade. Je me dirigeai vers ce but les yeux fixes, sans plus regarder ni à mes pieds, ni à droite ou à gauche, que si j'avais traversé une planche jetée sur un abîme... j'avais pris pour unique point de mire la splendide simarre de S. Exc. M^{gr} le grand maître de l'Université.

» Guidé par cette espèce d'étoile polaire, j'arrivai enfin aux premiers degrés de l'estrade ; mais je les gravis si précipitamment, ou plutôt si maladroitement, qu'embarrassant mes pieds dans les tapis, je me laissai choir au milieu des marches ; ma physionomie ahurie, mes habits ridicules, l'accouplement de noms singuliers auxquels je répondais, avaient déjà parfaitement disposé l'auditoire à l'hilarité ; ma chute fut le signal d'une explosion de rires universelle.

» Je fus héroïque : songeant à l'angoisse que ce grotesque incident devait faire éprouver à mon pauvre père, je me levai bravement, au milieu des rires ; j'atteignis enfin le plancher supérieur de l'estrade, et je me précipitai aveuglément dans les bras du grand maître, qui,

loin de s'attendre à cette brusque accolade, se préparait à poser sur mon front la couronne du lauréat ; il y parvint cependant, quoique assez empêché par mon intempestive et convulsive étreinte ; mais, fatalité !... la couronne trop large tomba jusque sur mes yeux, qu'elle cacha presque entièrement sous son épais feuillage ; au lieu de me débarrasser de la couronne, je perdis tout à fait la tête, j'étendis machinalement les mains en avant, et le reste de l'ovation devint pour moi une sorte de colin-maillard. Des cris de *casse-cou* ! retentirent au milieu d'éclats de rire inextinguibles ; enfin j'eus le *bonheur*, au milieu de mes circonvolutions effarées, de tomber si violemment la tête la première du haut en bas de l'estrade, que je restai étourdi du coup.

» Cette chute fut en effet un *bonheur* pour moi, mon cher Martin, car le dénouement quelque peu sérieux de cette scène burlesque me fit au moins prendre en pitié ; mon étourdissement ayant peu duré, j'eus l'excellente idée de feindre qu'il durait toujours, et de me laisser emporter hors de la salle, le visage ensanglanté par une blessure peu dangereuse ; je recueillis ainsi, sur mon passage, toutes sortes de paroles empreintes d'intérêt ou d'attendrissement.

» — Pauvre diable !... — disait l'un, — pour un prix d'honneur... il avait l'air bête comme une oie... mais c'est dommage qu'il ait fait une pareille chute !...

» — Moi, — disait l'autre, — je regrette que le *colin-maillard* n'ait pas duré plus longtemps ; j'ai vu le moment où il allait prendre l'évêque par la tête.

» — Ah! ah!... c'est vrai! — reprenait un troisième, — j'en rirai longtemps, etc., etc.

» Touchantes preuves de sollicitude qui m'accompagnèrent jusqu'à ma sortie de la salle.

.....

» Huit jours après ce dernier *triomphe*, je perdais mon pauvre père; la douleur de me voir d'abord si moqué, puis sa frayeur de me voir ensuite rapporté tout ensanglanté, lui causèrent une telle révolution, qu'en quelques jours il succomba.

» M. Raymond, en homme habile, avait vendu sa maison d'éducation au moment où elle atteignait ce point de faveur qui ne peut que décroître. Pendant que j'assistais à l'agonie et à la mort de mon pauvre père, M. Raymond, après avoir installé son successeur à sa place, était parti pour la Touraine où il comptait se reposer désormais de ses travaux; j'avais seulement reçu de lui un petit mot où il me disait que, craignant de me distraire des pénibles préoccupations qui me retenaient auprès de mon père, il partait à son grand regret sans me voir, mais qu'il m'avait particulièrement recommandé à son successeur.

» Somme toute, je n'étais plus bon à rien à M. Raymond, et il était enchanté de cette occasion de se débarrasser de moi.

» Mes relations avec son successeur furent très courtes et très simples; c'était un homme froid, parfaitement poli, mais, à ce qu'il m'a paru, détestant d'encourager les illusions et allant droit au fait.

» Voici à peu près son langage :

» — Cher monsieur Requin, vous avez été le meilleur

élève de la pension Raymond, vos brillantes études sont finies, la mort de M. votre père vous laisse complètement maître de vous-même. Cependant, si vous ne jugiez pas à propos de quitter tout de suite cette maison dont vous avez été l'orgueil, je serais heureux de vous prouver l'estime que je fais de vous, l'un des plus brillants élèves de l'Université, en vous offrant une place au dortoir et au réfectoire de la maison, pendant... quinze jours... Après quoi, cher monsieur Requin, croyez que mes vœux vous accompagneront toujours dans la carrière que vous jugerez à propos de suivre.

» À ces mots : — *suivre une carrière*, — je restai stupide, abasourdi, pétrifié.

» Quelle carrière allais-je suivre ? je n'avais de ma vie pensé à cela, et M. Raymond, exploitant mon présent, ne s'était pas le moins du monde occupé de mon avenir. À quoi étais-je bon, à quoi étais-je propre, avec ma pacotille d'une trentaine de couronnes fanées, avec mes cent cinquante volumes de prix magnifiquement reliés, sans compter mes qualités d'excellent humaniste ? Je sentis alors combien j'avais eu raison de me trouver très bête malgré mes succès, et je regrettai plus amèrement que jamais l'établi de mon pauvre oncle le tailleur.

» Le successeur de M. Raymond devina mon embarras, et me dit :

» — Cher monsieur Requin, après vos brillantes études, vous devez nécessairement, pour qu'elles vous soient fructueuses, vous faire d'abord recevoir bachelier ès lettres, puis suivre les cours de l'École de médecine, de l'École de droit ou de l'École normale, afin de deve-

nir médecin, avocat, notaire, avoué ou professeur : mais, pour suivre ces cours, il faut avoir de quoi vivre, de quoi payer les inscriptions. Avez-vous de quoi vivre ? avez-vous de quoi payer vos inscriptions ?

» — Je n'ai rien du tout que mes couronnes, mes livres et le mobilier de mon père, un lit, une commode, une table et deux chaises.

» — Cela n'est pas suffisant, — me répondit le successeur de M. Raymond avec son air froid et méthodique ; — je vous aurais bien proposé de faire ici des répétitions ; mais un professeur qui a été le camarade de presque tous les élèves ne peut jamais avoir l'autorité nécessaire pour les dominer, surtout lorsque sa timidité naturelle, et... et je me permettrai même de dire... lorsque son physique... n'est malheureusement pas tout à fait apte à commander ce respect sans lequel il n'est pas de subordination possible.

» — Je n'ai pas de quoi étudier pour être médecin, ou avocat, ou notaire, c'est vrai, — m'écriai-je de plus en plus ébahi ; — mes élèves, si j'en avais, me riraient au nez, c'est tout simple ; je n'aurais jamais le courage et la fermeté nécessaires pour leur imposer, ça va de soi-même ; mais alors qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse ?

» — C'est une question à laquelle il m'est impossible de répondre, cher monsieur Requin ; je n'ai pas résolu le problème de votre avenir : je l'ai posé clairement devant vous ; la solution future vous regarde, et, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire au commencement de cet entretien, mes vœux vous accompagneront toujours dans quelque carrière que vous suiviez.

» — Mais, monsieur, puisque toutes celles que je pourrais parcourir me sont fermées parce que je suis pauvre, à quoi bon m'avoir donné l'éducation que l'on m'a donnée? Qu'est-ce que je vais devenir?

» — J'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer, cher monsieur Requin, que je posais le problème de votre avenir sans le résoudre... La solution appartient à vous seul... Sur ce... croyez que mes vœux, etc., etc., etc.

» Et il me fut impossible d'en tirer autre chose.

» Pendant les quinze jours *de grâce* que m'avait si généreusement accordés le successeur de M. Raymond, je restai complètement inerte, abattu, hébété, incapable de prendre une résolution, par cette excellente raison que je n'en voyais aucune à prendre. Ainsi que les gens qui n'ont pas l'énergie de prendre un parti décisif en songeant pourtant qu'un événement fatal approche, je me disais que, sans doute, le successeur de M. Raymond m'accorderait quinze jours de plus, puis quinze autres encore. Je dois avouer qu'il me les eût accordés, qu'au bout de deux mois, de trois mois, je n'en aurais pas été plus avancé. Or, ce digne homme étant plein de bon sens et de pénétration, fit sans doute cette réflexion pour moi, car, le quinzième jour, à midi sonnant, il entra dans la classe vide et solitaire où je me tenais d'habitude (tous les élèves étaient alors en vacances), en me tendant la main d'un air à la fois formaliste et pénétré, il me dit :

» — Je viens vous faire mes adieux, cher monsieur Requin... très cher monsieur Requin.

» Je compris qu'il n'y avait plus d'atermoisement possible, et je répondis avec un soupir de résignation :

CHAPITRE XXIV	350
Les recherches.	
CHAPITRE XXV	366
Martin continue ses recherches. – L'impasse du <i>Renard</i> . – Le cabaret des <i>Trois-Tonneaux</i> . – Singulière rencontre. – L'homme à la pièce d'or. – <i>Régina</i> . – Encore le cul-de-jatte.	
CHAPITRE XXVI	382
La première nuit à Paris. – Encore une mauvaise pensée. – Un cocher compatissant. – Le garni à <i>quatre sous</i> . – Martin est volé. – Conseils du logeur.	
CHAPITRE XXVII	400
Du travail et du pain. – Conseils d'un commissaire de police. – Le débarcadère. – Le port. – L'inconnu des <i>Trois-Tonneaux</i> . – Robert de Mareuil. – Le cul-de-jatte.	

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

